

## Lectures complémentaires : Le personnage du soldat fanfaron

### Matamores d'hier et d'aujourd'hui

Le personnage du soldat fanfaron, vantard et peureux, prend sa source de le théâtre antique avec la comédie de Plaute *Miles Gloriosus*. Ce personnage se retrouvera dans la Commedia dell'arte sous les traits du Capitano et connaîtra plusieurs avatars littéraires en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre, sous le nom de Rodomont dans le *Roland furieux* de l'Arioste (qui donnera naissance au nom commun « rodomontades » = vantardises), Capitaine Fracasse chez Théophile Gautier, Chateaufort dans *Le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, et bien d'autres...

#### Document 1 - Plaute, *Miles gloriosus (Le soldat fanfaron)*, acte I, scène 1, traduction d'Henri Clouard, Garnier

PYRGOPOLINICE. Soignez mon bouclier ; que son éclat soit plus resplendissant que les rayons du soleil dans un ciel pur. Il faut qu'au jour de la bataille, quand il sera temps, les ennemis, dans le feu de la mêlée, aient la vue éblouie par ses feux. Et toi, mon épée, console-toi, ne te lamente pas tant, ne laisse point abattre ton courage, s'il y a trop longtemps que je te porte oisive à mon côté, tandis que tu frémis d'impatience de faire un hachis d'ennemis. Mais où est Artotrogus ?

ARTOTROGUS. Me voici, fidèle compagnon d'un guerrier fortuné, intrépide, beau comme un roi, vaillant comme un héros. Mars n'oserait, pour vanter ses prouesses, les comparer aux tiennes.

PYRGOPOLINICE. Lui que je sauvai dans les champs Gurguotidoniens, où commandait en chef Bomlevachidès Clunin Staridysarchidès, petit-fils de Neptune ?

ARTOTROGUS. Je m'en souviens ; tu veux parler de ce guerrier aux armes d'or, dont tu dispersas d'un souffle les légions comme le vent dissipe les feuilles ou le chaume des toits.

PYRGOPOLINICE. Ce n'est rien, par Pollux, que cette prouesse.

ARTOTROGUS. Rien, par Hercule, au prix de toutes les autres (*à part*) que tu n'as jamais faites. Si l'on peut voir un plus effronté menteur, un glorieux plus vain, je me livre à qui le trouvera, en toute propriété pour une confiture d'olives, et je consens à enrager la faim dans ma nouvelle condition.

PYRGOPOLINICE. Où es-tu ?

ARTOTROGUS. Me voici. Et dans l'Inde, par Pollux, comme tu cassas d'un coup de poing le bras à un éléphant !

PYRGOPOLINICE. Comment, le bras ?

ARTOTROGUS. Je voulais dire la cuisse.

PYRGOPOLINICE. Et j'y allais négligemment.

ARTOTROGUS. Si tu y avais mis toute ta force, par Pollux, tu aurais traversé le cuir, le ventre, la mâchoire de l'éléphant avec ton bras.

PYRGOPOLINICE. Trêve pour le moment à ce récit.

ARTOTROGUS. Par Hercule, tu n'as pas besoin de me raconter tes hauts faits, à moi qui les connais si bien. (*A part*) C'est mon ventre qui me cause tous ces ennuis ; il faut que mes oreilles les endurent pour que mes dents ne s'allongent pas ; et je suis obligé d'applaudir à tous les mensonges qu'il lui plaît d'inventer.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce que je voulais dire ?

ARTOTROGUS. Voici : je sais déjà ta pensée. Qui, le fait est vrai, par Hercule, je m'en souviens.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce ?

ARTOTROGUS. Tout ce qu'il te plaira.

PYRGOPOLINICE. As-tu des tablettes ?

ARTOTROGUS. Veux-tu faire des enrôlements ? j'ai aussi un poinçon.

PYRGOPOLINICE. Que tes pensées s'accordent heureusement avec les miennes.

ARTOTROGUS. C'est un devoir pour moi de connaître ton humeur, de m'en faire une étude assidue, pour que mon esprit vole au-devant de tes désirs.

PYRGOPOLINICE. Te souviens-tu ?

ARTOTROGUS. Oui, cent cinquante hommes en Cilicie, cent Sycolatronides, trente Sardes, soixante Macédoniens périrent sous tes coups en un seul jour.

PYRGOPOLINICE. Combien cela fait-il de morts ?

ARTOTROGUS. Sept mille.

PYRGOPOLINICE. Ce doit être le nombre, tu comptes bien.

ARTOTROGUS. Je n'ai pas besoin de tenir registre pour m'en souvenir.

PYRGOPOLINICE. Par Pollux, ta mémoire est excellente.

ARTOTROGUS, *à part*. Les bons morceaux me la rafraîchissent.

PYRGOPOLINICE. Tant que tu te comporteras comme jusqu'à ce jour, tu seras constamment bien nourri, je t'admettrai toujours à ma table.

ARTOTROGUS (*avec un redoublement de chaleur*). Et en Cappadoce, si ton glaive ne s'était pas émoussé, n'aurais-tu pas tué d'un seul coup cinq cents ennemis, seuls restes de l'infanterie, s'ils ont échappé ? Et pourquoi te dirai-je ce qui est connu de l'univers, que Pyrgopolinice efface tout ce qui existe sur la terre par sa beauté, sa bravoure, sa force invincible ? Toutes les femmes t'adorent, et elles n'ont pas tort vraiment, tu es si beau ! .... Par exemple, celles qui me prirent hier par mon manteau.

PYRGOPOLINICE. Que t'ont-elles dit hier ?

ARTOTROGUS. N'est-ce point Achille qui est avec toi ? demandait l'une d'elles. Non, répondis-je, c'est son frère. Ah ! oui, par Castor, s'écrie l'autre avec un mouvement de tête, qu'il me semble beau, qu'il a l'air noble ! Regarde comme sa chevelure tombe avec grâce ! Heureuses les femmes qui sont honorées de son attention !

PYRGOPOLINICE. Oui-da ! elles s'exprimaient ainsi ?

ARTOTROGUS. Et elles m'ont supplié toutes les deux de te mener aujourd'hui de ce côté-là.

PYRGOPOLINICE. On est bien à plaindre d'être si beau.

ARTOTROGUS. Elles m'assomment ; ce sont toujours des prières, des sollicitations, des instances pour que je leur procure le bonheur de te voir ; ce sont des messages pour me faire venir, au point que je n'ai plus le temps de vaquer à tes affaires.

PYRGOPOLINICE. Il est l'heure, je crois, d'aller à la place, pour payer aux soldats que j'enrôlai hier le prix de leur engagement. Le roi Séleucus m'a prié avec instances de lever et d'enrôler pour lui des soldats mercenaires. Je veux consacrer la journée au service de ce prince.

ARTOTROGUS (*d'un air belliqueux*). Eh bien ! marchons à sa suite.

PYRGOPOLINICE. Soldats, suivez-moi.

**Document 2** Un souvenir d'enfance de Corneille : Escadron Bombardon

**Les Rodomontades espagnoles** recueillies de divers auteurs et notamment du capitaine Escadron Bombardon furent publiées à Paris, en 1607.

Ce petit livret qui connut au moins dix-huit rééditions, dont six à Rouen avant 1630, est l'œuvre de l'hispanisant Nicolas Baudouin. Alternant les vantardises en espagnol et en français d'un capitaine espagnol, il visait à ridiculiser l'ennemi de la France. Le texte se présente comme une succession de paragraphes, contenant chacun une vantardise de Bombardon. En voici cinq fragments.

VII Allez à *mon* cuisinier; dites-lui qu'il mette en la broche douzaine et demie de coups d'artillerie lardés avec infiniment de tronçons de piques et de hallebardes que j'ai rompues en tant d'armées que j'ai surmontées en ce *monde*, et deux ou trois douzaines de mousquets et pistoles sur le gril, et vous viendrez souper avec moi: car c'est la viande de laquelle j'ai accoutumé de manger. [...]

XV Avec une seule voix [parole] je pénétrerai et enfoncerai l'enfer et, de ma seule présence, j'assujettirai *tout* le *monde* depuis l'Orient jusques à l'Occident, même que je pillerai, ravagerai et mettrai en pièces les hommes qui y sont nés. Puis on sait partout qui je suis, que j'ai *mon* lit dressé sur des *côtes* de géants: les matelas y *sont* rembourrés de moustaches de maîtres de camp du Grand Turc et les traversins de cervelles qu'à coups de soufflets j'ai tirées de la tête de ses capitaines; les draps *sont* tissus de cheveux d'Amazones, les couvertures de barbes de Suisses, les courtines [rideaux de lit] de sourcils et paupières de Hongrois et Allemands. Et la muraille de *mon* logis est bâtie tant de casques que de têtes entières des porte-enseignes de la Reine d'Angleterre, lesquelles j'ai tranchées avec cette crainte et formidable épée. Le plancher de ma maison est, au lieu de carreaux, accommodé de dents de janissaires [soldats de la garde du Grand Turc]. La tapisserie est peaux d'Arabes et de sorciers que j'ai écorchés avec la pointe de ma dague, et les tuiles qui couvrent ma maison sont ongles de monarques et de rois.

XVI Méprisant de mettre la main à l'épée contre un bravache capitaine anglais, je lui donnai un tel coup de pied qu'il alla frapper de sa tête dans le soleil de telle *force* qu'elle le fit éclipser l'espace de quinze *jours* [...]

XXXII Quand je marche par les rues de la cité, mille dames me viennent au-devant: l'une me tire par la cape, l'autre me fait signe de l'oeil, une autre me baise les mains, se réputant très heureuse qu'elle ait ce bonheur de coucher une nuit avec *moi* à cette fin seulement qu'elle puisse avoir un enfant de la race d'un si grand personnage que *moi*. [...]

XXVI Madame, vous pouvez à juste titre laisser ce *nom* de Dame Béatrix et vous appeler dorénavant Impératrice ou Emperière, Reine, Princesse, Marquise, Comtesse, Dame et Demoiselle, puisque ces deux colonnes d'Hercule qui soutiennent *tout* le *monde* *sont* à votre service, je veux dire ce corps castillan [...] cette poitrine et ce bras plus *fort* que la *Tour* de Babylone, principalement quand il est aidé de cette redoutable épée: parce que le feu du fil de celle-ci pénètre et surmonte en splendeur les rayons lumineux du soleil.

### Document 3 : La résurrection de Matamore

Voici enfin, créé par Théophile Gautier, au cinquième chapitre du *Capitaine Fracasse*, un certain Matamore, acteur de troupe ambulante, en train de jouer le fanfaron d'une pièce imaginaire,

#### Les Rodomontades du capitaine Matamore

« Pour aujourd'hui je veux bien quelques instants laisser au fourreau ma tueuse, et donner aux médecins le soin de peupler les cimetières dont je suis le grand pourvoyeur. Quand on a comme moi détrôné le Sofi de Perse, arraché par sa barbe l'Armorabaquin du milieu de son camp et tué de l'autre main dix mille Turcs infidèles, fait tomber d'un coup de pied les remparts de cent forteresses, défié le sort, écorché le hasard, brûlé le malheur, plumé comme un oison l'aigle de Jupin [Jupiter] qui refusait de venir sur le pré à mon appel, me redoutant plus que les Titans, battu le fusil avec les carreaux [projectiles] de la foudre, éventré le ciel du croc de sa moustache, il est certes loisible de se permettre

quelques récréations et badineries. D'ailleurs l'univers soumis n'offre plus de résistance à mon courage [...]

J'ai cette infirmité d'être amoureux [...] J'ai vaincu, il est vrai, le genre humain, mais je n'en ai réduit que la moitié. Les femmes par leur faiblesse échappent à mon empire. [...] La défaite de leur cœur, la

reddition à volonté de leur âme, la mise à sac de leur vertu me suffisent. Il est vrai que j'en ai soumis un nombre plus grand que les sablons de la mer et les étoiles du ciel, que je traîne après moi quatre coffres pleins de poulets, billets doux et missives, et que je dors sur un matelas composé de boucles brunes, châtaines, blondes, rousses, dont les plus pudiques m'ont fait le sacrifice. Junon même m'a fait des avances que j'ai rebutées [...] La charmante Isabelle ose me résister et je ne saurais souffrir cette impertinence.

### Document 4 – Un moderne Matamore : Coluche, *La Bagarre*, 1977.

Heu, dis donc machin ! ... j'ai rêvé ou t'as bousculé ma femme, là ?

Laisse Madeleine. Qu'est-ce t'as, t'es bigleux, tu veux mes lunettes ?... Dans la gueule ? Elle est trop petite, t'as pas fait gaffe, t'as marché dessus ? Comment ? Elle est largement assez grosse ? Ma femme est grosse ? Laisse Madeleine. Alors pour marcher dessus on est sympa, mais après pour dire pardon on ferme sa gueule. Comment ? Excusez-moi madame. Ah ! ah ! ah ! ... mais il répond l'effronté ! Mais tu joues avec ta santé, là.

C'est ta vie que t'as entre tes doigts, t'as vu combien ça pèse ça ! J'vais t'l'envoyer à travers la gueule, ma parole, si j'te rate rien qu'avec le vent j't'enrhume ! Allez casse-toi, casse-toi hein. Moi un mec y m'aurait dit la moitié d'ça, j'lui aurais foutu mon poing dans la gueule, le pif comme ça, t'aurais été obligé d'te faire greffer une brouette, là. Laisse Madeleine. Y m'énerve celui-là. T'sais que si tu recherches tu vas m'trouver, toi. Alors... Laisse Madeleine.

Allez casse-toi casse-toi p'tit mec, tu m'énerves là, va-t'en. Attention tu marches sur ton short !

Comment ? J'suis pas grand non plus. Mais ma parole, il insulte ma mère ! T'y es fou ou quoi ? C'est ta vie que t'as entre tes mains, là. J'vais t'rentre dans la gueule, va vite te faire photographier, tu vas pas t'reconnaître après. J'vais t'envoyer une patate, le nez va t'rentre dedans, faudra que tu passes la main par la bouche pour t'moucher après. Hein ? Qu'est-ce que t'as là ? Qu'est-ce que t'as à m'énerver ?

Alors... tu m'as poussé, là ! J'ai pas rêvé là, tu m'as poussé ! Tu veux frapper avec tes petits poings ? Ben on va jouer aux osselets après alors. Hein ? Qu'est-ce que t'as ? Ca t'démange ? Mais vas-y, j'attends.

PAF ! Oh lui, hé ! Y m'a frappé ! Hé, j'te préviens, refais jamais ça !

PAF ! T'es con, non ? Hé, j'te préviens hein, j't'aurais prévenu.

PAF ! PAF ! Oh ! il m'a r'frappé ! Jusque-là j'avais été gentil mais maintenant ça y est, j'ai les abeilles là, hein. Là ça va être ta fête, j'vais t'plier en quatre, tu vas tenir dans ta poche toi, hein. Madeleine, retiens-moi, là, retiens-moi, là, j'vais faire un malheur. T'as d'la chance que ma femme me retienne, me lâche pas toi hein.

PAF ! PAF ! PAF ! PAF ! Oh ! qu'est-ce qui m'a mis là ! Y m'a frappé, et l'autre andouille qui m'tenait, là. PAF ! imbécile, va. Comment, j'ai frappé une femme ? C'est la mienne tu permets, oui. Rien qu'en nylon là, en saloperies d'rouges à lèvres, t'sais pour combien j'en ai ?

PAF ! PAF ! PAF ! PAF ! Oh ! Oh la vache, là j'vais l'entreprendre, là. Ça y est, maintenant j'm'occupe de toi. Ouais tu t'casses, ben tu fais bien, hein. Ouais c'est ça, casse-toi, va, lâche, va, lâche... il a senti que j'étais en forme, il est parti. Imbécile, va, grand con, va... Sportif !

Alors Madeleine on peut plus sortir dans la rue maintenant, faut que t'excites tout le monde, hein ?

Qu'est-ce qu'il t'a fait ce mec-là, il t'a rien demandé, pourquoi tu l'emmerdes, là ? Qu'est-ce que t'as, tu t'crois belle ou quoi ?

T'as pas vu, avec la gueule que t'as tu f'rais un procès à ta mère tu gagnerais du pognon toi, hein ?

C'est ça, t'as raison, va t'plaindre à ta mère, hein.

Allez, va t'plaindre au président d'la république aussi pendant qu'tu y es.

Hé ! Pis si tu l'vois, tu lui diras qu'il m'rende mon peigne !»